

LE RASOIR

Dimanche 9 avril 1874. — 4^{me} année. N^o 99. Bruxelles, 2 centimes, — Provinces, 5 centimes.

LA CHRONIQUE

GAZETTE QUOTIDIENNE

BUREAUX :
Galerie du Roi, 5 et 7
(Passage Saint-Hubert)
BRUXELLES.

BUREAUX
5 et 7 Galeries du Roi, 5 et 7
(Passage Saint-Hubert)
BRUXELLES.

ABONNEMENT :
Pour BRUXELLES, 8 fr. par an. — Pour la PROVINCE, 12 fr. par an.
Pour l'Angleterre, s'adresser à M. A. MAURICE, general advertising agent,
15, Tavistock-Row, Covent Garden, Londres.

Rédacteur en chef :
VICTOR DE LA HESBAYE.

ANNONCES :
25 centimes la ligne et à forfait — RÉCLAMES à forfait.
Pour l'Angleterre, s'adresser à M. MAURICE, general advertising agent,
15, Tavistock-Row, Covent Garden, Londres.



Jacques
Boum.

Victor de la Hesbaye
rédacteur en chef,
sa chienne.

Petrus
Vrebos.

V. MAITRE

Rédacteur en chef:
CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux:

Rue Carlier, n° 4
A LIÈGE.

9 AVRIL 1871.

Troisième Année.

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

Dessinateur
VICTOR LEMAITRE.

Bureaux:

Rue Carlier, n° 4.
A LIÈGE.

9 AVRIL 1871.

Troisième Année.

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire.

La Chronique.

Si — comme disent Joseph Kervyn et Prudhomme de Lettenhove — si nous remontons le cours des ans sur le canot de la pensée pour jeter un simple coup d'œil sur la Presse Belge, nous voyons cette excellente personne plus monotone qu'une séance de l'Académie de Belgique ou un discours du R. P. Félix.

Les journaux belges étaient divisés à peu près en deux camps, ayant chacun juré de trouver parfait tout ce que faisaient leurs amis et exécutable tout ce que faisaient leurs adversaires.

Cette façon originale et fantaisiste de comprendre l'impartialité donnait à nos carrés de papier le piquant et l'imprévu du tromboniste Sosthènes, des *Sallimbanques*, lequel aurait donné la même note jusqu'à la consommation des siècles.

L'être assez candide pour avoir pu croire une seule seconde que ces journalistes recherchaient la vérité, a du immédiatement déplorer la naïveté ridicule dont la nature l'avait orné, en voyant le critérium qui mettait dans les mains de ces aimables farceurs l'encensoir ou les pommes cuites.

En effet, ces prétendus porte-voix de l'opinion publique ne s'inquiétaient guère si une mesure, une théorie était bonne ou mauvaise, mais ils tenaient énormément à savoir qui lui avait donné le jour, pour se livrer — au simple vu de l'acte de naissance — à une apothéose échevelée ou à un aplatissement dans les règles.

Cette façon d'éduquer les masses — trois sous la leçon — avait cet avantage qu'elle supprimait les hésitations en demandant peu d'étude, et remplaçait simplement la gêne d'avoir une opinion à soi par de la bonne volonté, et une absence totale de ce sens appelé commun, parce qu'il est excessivement rare.

Je suis trop timide pour oser affirmer qu'il n'y a plus de ces journaux, mais je puis bien avouer, puisque c'est un fait universellement reconnu, que depuis quelques années, nous en avons enfin vu poindre un rédigé avec bon sens et logique — ce qui, pour le lecteur habituel de nos journaux, est une cause perpétuelle d'étonnement.

C'est vers la fin de l'année 1868 qu'on le vit apparaître, s'intitulant modestement *la Chronique*, et n'affichant d'autre prétention que celle de se vendre deux centimes, ce qui pour le Belge né, non vaudevilliste, mais fort regardant à l'endroit de la littérature nationale, est déjà un élément de succès.

N'imitant pas ses devancières, la *Chronique* n'insinua pas à ses lecteurs qu'elle répondait à une nécessité sociale et remplissait un sacerdoce. Elle déclara vouloir simplement causer à la bonne franquette avec ses lecteurs des choses et des événements du jour, ne prenant pour programme que la recherche allègre et caustique de la vérité et l'éreintement spirituel des grotesques autoritaires de tous les partis. Elle tint parole et ne ménagea pas les volées de bois vert à la bêtise, la fatuité ou l'injustice, mais toujours le sourire aux lèvres, se souvenant des paroles de Rabelais : « Mieux vaud de ris que de larmes écrire, car le rire est le propre de l'homme » et semblant avoir pris pour épigraphe, celles, si vraies, de Voltaire — « Dans ce monde, rien de sérieux..... »

Son succès fut rapide, colossal et unique dans les annales du journalisme belge. Tout le monde se prit à aimer ce gai compagnon, ce hardi railleur, cet ami sensé qui, promenant sa plume vive et légère sur

toutes les questions à l'ordre du jour, raviva l'esprit de discussion et intéressa à la chose publique des milliers de lecteurs que la seule vue d'un journal mettait en fuite.

C'est donc pour répondre à un besoin général des populations que nous publions aujourd'hui les portraits des rédacteurs de ce journal si justement populaire, qu'on l'a vu — ô pouvoir du bon sens ! — citer même par le *Journal de Liège*.

Comme, ami lecteur, tu les apprécies chaque jour, tu n'attends pas de nous que nous analysons leurs causeries et que nous déversons l'éloge banal sur ces gens d'esprit qui s'appellent en religion, JACQUES, le critique d'art si remarqué, VRÉBOS, le dialecticien nerveux, BOUM, le fantaisiste charmant, PETRUS, le seul, l'unique PETRUS, dont le Kaleidoscope législatif fait rire et penser la Belgique entière, et enfin le rédac-chef VICTOR DE LA HESBAYE, dont la bonhomie fine et narquoise nous rappelle chaque jour ce bourgeois de Paris à la réputation européenne, qui s'est éteint l'année dernière et qui s'appelait Auguste Villemot.

H. NOR.

Le Longchamps à Liège.

C'est un grand jour que le Jeudi-Saint !

Rassurez-vous, nous ne vous parlerons ni des souvenirs que ce jour éveille dans les cœurs pieux, ni des cérémonies imposantes de l'Eglise. Nous allons vous glisser quelques mots des promenades traditionnelles en usage à cette époque.

Vous devinez qu'il s'agit du Longchamps. Fort bien ; si le titre ne vous l'eût annoncé, vous seriez en droit de vous croire très perspicaces !

Le Longchamps à Liège consiste, pour les dames dans une sortie en masse, dont elles profitent pour parcourir la ville en tous sens, regarder et être vues, visiter sept églises et faire assaut de piété et..... de coquetterie !

Ne vous fâchez pas ; je constate un fait, voilà tout. Pour les maris, c'est l'occasion de réflexions amères sur la cherté des étoffes et le bon marché des coiffures ! Pour les petits crevés, c'est une chasse à courre.

Arrêtons-nous à ces trois catégories privilégiées. En général, les dames ont en réserve pour ce jour solennel, mystérieusement caché dans un coin de leur garde-robes, quelque petit chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût, quelque robe émaillée de ces mille petits riens aussi agaçants par leur nouveauté que par la valeur qu'ils représentent.

Ce vêtement, produit souvent laborieux des études de tout un hiver, bijou enfanté par une imagination capricieuse, dort depuis longtemps déjà attendant discrètement que le moment soit venu de faire son entrée dans le monde.

Il a fallu le loisir de l'examiner, de l'essayer, de le modifier, de le caresser !

Il a fallu s'étudier sous ces atours enchauteurs ! Il a fallu en faire ressortir tous les charmes, en peser chaque ondulation. —

Il faut en un mot que chaque pli, chaque nœud, chaque ruban, ait sa signification, sa raison d'être, car la robe, c'est la femme !

Quand le dernier coup de trois heures a sonné, que le mari ou le père s'est assoupi comme un juste sous le charme d'un moka de circonstance, rêvant qu'il est bercé dans les bras de son épouse et de sa

fille, ces dames ouvrent, toutes rouges de plaisir, la porte, seul obstacle qui cache encore aux regards curieux les splendeurs dont elles sont vêtues.

Enfin le seuil est franchi, elles sont dans la rue ! C'est là qu'elles entrent en scène, que leur rôle commence. Rôle difficile toujours, car il faut unir délicatement l'art de charmer à toutes les règles du bon ton et de la modestie ! Il faut que l'œil regarde sans examiner, que la bouche sourie sans affectation ! Et quand elles passent devant la glace d'une vitrine, il faut qu'elles sachent, sans prétention, y chercher ou un éloge ou un conseil !

Elles arrivent à l'église. Elles entrent ; le deuxième acte commence.

On ne transige pas, quand on se pique de ferveur, avec les austérités du temps paschal et les frivolités de la mode ! Un peu de piété sied du reste à merveille. Or, c'est toute une science que de savoir prier ; La figure change d'aspect, le regard, d'expression.

S'agenouiller avec grâce est plus difficile qu'on ne croit. Et puis on ne prie pas toujours à l'église, on y rêve parfois, plus souvent on y observe, presque toujours on y est remarqué.

L'usage impose sept églises aux visiteuses ; inclinons-nous !

Comme les meilleures choses doivent avoir une fin, il faut rentrer au logis. Triste moment, hélas ! — Les plus admirées, celles qui ont ébloui, sont heureuses, sont fières ! Et quand l'œil brillant et le teint animé elles pénètrent dans le sanctuaire ou le mari en pantoufles et en robe de chambre, inquiet des tiraillements de son estomac, contrarié par une longue attente, attend leur retour avec impatience, il ne peut s'empêcher de s'écrier :

Qu'as-tu donc ma poulette ?.....

Le malheureux ! ! !.....

Pour les infortunées dont la parade inutile n'a été qu'une affligeante déception, elles font bon cœur contre triste mine, mangent copieusement, critiquent pas mal, et vantent à qui mieux les charmes d'une belle journée.

Car il faut supposer que le soleil s'est mêlé de la partie. Il faut que ses rayons aient fait miroiter toutes les splendeurs écloses, sinon la fête n'est qu'un demi-succès. Si par malheur la pluie tombe, adieu triomphe de la robe ! La pauvre rentre dans sa cachette, ruisselante et chiffonnée, et chaque goutte qui en découle est comme une larme qu'elle verse sur son règne d'un instant !

N'est-il pas naturel, que pour suivre nos élégantes nous ayons quitté leurs maris ? Mais qu'ils nous pardonnent, nous sommes tout à eux.

Ils dormaient quand nous sommes partis, nous croyons même qu'ils rêvaient !

A leur réveil solitude complète.

« Ou sont ces dames ?..... »

« Tiens, c'est le Jeudi-Saint. Je n'y songeais plus. »

« Ça me rappelle la note que j'ai reçue ce matin de la couturière de ma femme. Elle profitait de la circonstance pour lui annoncer son retour de Londres ou elle n'a jamais mis les pieds. Ah, diable ! quel chiffre !..... »

« Et tout cela pour aller à l'église ! »

Et le pauvre homme de s'apitoyer, comme si le succès de sa légitime ne devait pas le grandir de plusieurs coudées.

Ah, les maris ! ! !.....

Il est vrai que Madeleine, la pécheresse d'autrefois, déployait de moins fastueux vêtements quand elle pleurait au tombeau du Christ! Un long voile et un cilice, rien que cela!

Mais autres temps, autres mœurs!

Madeleine était repentante, car Madeleine avait péché! Et nos gracieuses héroïnes, ont des péchés si mignons.....

Abordons la classe intéressante des petits-crevés, types raccourcis des Lions des beaux jours.

Pour eux, avons-nous dit, le Jeudi-Saint c'est une chasse à courre. Cet aphorisme est sans prétention. Il se comprendrait aisément si les maris étaient l'objet de leurs poursuites, car les piqueurs pourraient se vanter d'avoir mis sur pieds plusieurs cerfs dix-cors! Mais quand il s'agit des dames, les mots, chasse à courre, ne sont qu'une expression figurée, familière au langage de nos gandins et dont nous demandons pardon aux biches qu'ils poursuivent.

Le petit-crevé se fait aussi une fête du Jeudi-Saint. Pour lui, c'est un événement. Ce qui sort de ses tiroirs en un jour pareil, est inouï! — Culotte qui rappelle par l'effort qu'elle subit, la peau tendue du boa en pénible travail de digestion; veston court où l'étoffe est l'objet d'une parcimonie telle, que les incroyables de l'empire eussent eu grand peine à s'en faire une cravate, gilet en cœur n'ayant pour attache qu'un bouton, tandis que les trois autres, par distraction sans doute, s'étalent sur le devant de la chemise, chapeau-précipice ou son esprit disparaît et s'engouffre, voilà le cocodès!

Il suit la femme partout où elle va, la dépasse quand elle s'arrête, soupire pas, reste debout, par crainte d'accidents, quand elle s'agenouille, et rentre au cercle quand la porte de sa demeure s'est refermée sur elle.

A la différence de certaines belles dont l'amour-propre est parfois éprouvé, le dandy est toujours satisfait, — car toujours il a cru plaire!.....

Douce illusion!

Ici nous tirons l'échelle! Un coup de pinceau de plus, serait une tache dans le tableau.

L. ESCARS.

Les Momies.

(Suite).

Plus poudreux que ses archives, Noiraud éprouve pour la brosse une répulsion inexplicable: son chapeau et son frac semblent empruntés à un entrepreneur qui aurait pendant huit jours visité des bâtiments en construction. Croit-il qu'une couche de poussière préserve les étoffes des atteintes du soleil? Dédaigne-t-il de s'astreindre à des futilités de toilette qu'il juge incompatibles avec les graves fonctions dont il est investi? Nul ne le sait: quant à moi j'ai souvent frémi en contemplant son débraillé, dont les hâtes du Quartier Latin seraient jaloux; quelle tenue austère pour un tabellion!

Son gilet informe couvre une partie de l'abdomen en déplorant l'absence de plusieurs boutons; sa culotte presque flottante et veuve de bretelles, cherche en vain un point d'appui aux hanches, laissant entre elle et le gilet une solution de continuité aussi pittoresque que peu convenable. Soit qu'il prête son ministère pour l'accomplissement des actes les plus importants, soit qu'il consacre ses loisirs à la flânerie, son attitude est la même: sa main ne quitte pas son gousset, le cigare ne quitte pas ses lèvres.

Il n'est guère enthousiaste de l'eau et des produits de Marseille, bien qu'on prétende qu'il ait parfois converti son étude en salle de bain. A-t-il des craintes pour la fraîcheur de son teint? Je l'engage en ce cas à méditer l'enseigne allégorique qui décore la façade d'une antique maison de la cité et dont voici le sujet:

Calino passe avec énergie l'éponge sur la figure d'un nègre qui persiste à conserver son noir d'ébène; Calino semble ahuri. —

Quoi qu'il en soit, cette antipathie éveille la causticité liégeoise; en effet certain journal indiscret n'a-t-il pas annoncé que Noiraud était décoré de l'ordre du Bain.

Mais si les lois de l'hygiène sont pour lui lettre morte, c'est qu'il s'absorbe entièrement dans le culte de la peinture et de la musique; il est propriétaire d'une galerie de tableaux d'une valeur incontestable; on regrette toutefois qu'il en ait éliminé les chefs-d'œuvre de Victor Lemaitre.

D'autre part, il est le Mécène des artistes de nos théâtres, et l'institution des cafés-concert a rencontré en lui un ardent défenseur. Sa sollicitude pour le personnel de ces établissements populaires égale sa générosité. —

Un mot de Benoit X V: il manie les ciseaux et le double-six avec une égale supériorité; il aime la pose, mais hélas! ce n'est pas seulement au noble jeu de dominos, dont il fait chaque soir une étude approfondie avec Barbe-Bleue, le notaire Bonhomme et son confrère Mac-Farlane.

A l'hôtel Mohren ainsi qu'aux Deux Fontaines, il a la prétention d'être l'homme le plus spirituel de Liège; à heure fixe la porte s'ouvre avec fracas; Benoit X V s'avance d'un pas majestueux, s'incline avec noblesse, saluant à droite, saluant à gauche, de la main et du chapeau: sa politesse est raffinée et quelque peu hautaine; c'est un pastiche des marquis de Molière.

Il montre pour quiconque est magistrat ou fonctionnaire une prédilection passionnée: le nom de la plupart de ceux dont il sert la main lui est inconnu, mais il peut les appeler docteur ou notaire et sa vanité est satisfaite.

Quand il parle, et sa loquacité est bien connue, c'est avec une assurance que ne modèrent pas les lapsus fantaisistes qu'il commet: convaincu de son talent d'orateur, bien que cette conviction ne soit guère partagée, Benoit X V soulève des discussions saugrenues pour avoir l'occasion de manier des périodes sonores et creuses puisées à toutes les sources: c'est un moulin qui se préoccupe peu de ses produits pourvu que son tic-tac s'entende au loin.

C'est dans son salon — ou plutôt dans son étude, suivant l'expression pittoresque de P..... un autre prince de l'aiguille, aussi modeste que notre héros — qu'il étale sa verve en même temps que ses œuvres. Il s'agit, remue les bras, tressaute et se démène comme la Pythonisse antique, prête à rendre ses oracles. S'il vient de traiter avec un client de certaine importance, Benoit X V l'accompagne jusqu'à la porte avec force salamalecs, feint de prendre congé, et tout-à-coup le hèle d'une voix de Stentor: M^r de Bellecote! mon cher de Bellecote! puis termine par une recommandation banale. Les promeneurs tournent la tête, l'effet est produit, car Benoit X V a prouvé son intimité avec des personnages de haute lignée.

Vanitas vanitatum. Qu'il conserve ses illusions, persuadé que dans la conservation comme ailleurs il tient le dé. —

SOLINA.

Les amabilités d'une correspondante.

Allons! je vois qu'il faut me décider.

Etant assez paresseuse de mon naturel, j'ai un peu tardé à répondre à certaines lamentations qui ont paru dans l'avant dernier *Rasoir* et qui étaient adressées au sexe adorable dont je fais partie!

Il faut donc m'exécuter.

Il parait, Messieurs du *Rasoir*, qu'en dépit de tout le mal que vous pensez de nous, vous supposez que nous observons bien scrupuleusement le précepte de l'Evangile qui nous prescrit le pardon des injures.

Quoi? vous savez que les pauvres petites femmes, assez éperdues d'ennui pour avoir été réduites à demander à votre affreux journal quelques instants de distraction, ont pu examiner à loisir les impertinents croquis où vous les représentez affublées de toilettes ridicules ou essayant de faux appas: vous savez qu'elles ont pu prendre note de vos injurieux souhaits de bonne année, et vous osez vous adresser à elles pour leur demander qu'elles vous favorisent de leurs billets ambrés!

Vous n'avez donc pas su apprécier le digne et dédaigneux silence dans lequel elles se renfermaient vis-à-vis de vos maladroitesses méchancetés.

En vérité, vous êtes bien fous ou bien audacieux, si vous ne craignez pas les colères bleues que vous devez avoir provoquées.

Quand vous imaginez-vous que nous courbons contritement la tête en vous lisant, parce que, jusqu'à présent, nous n'avons pas pris la peine de démontrer l'injustice des coups d'épingles (pas bien forts il est vrai), que vous donnez continuellement à notre coquetterie, qui, dans ses aberrations, n'est motivée que par votre sottise.

En effet, ne vous voyons-nous pas chaque jour affecter une superbe indifférence pour les modestes jeunes filles qui, en robe et cheveux plats, passent devant vous en baissant les yeux, mais en regrettant peut-être le peu d'attention que vous faites à leurs appas réels, tandis que vous vous attellez ostensiblement et avec orgueil au char de quelque hétéra maquillée dont les fatibales excentriques éblouissent la multitude ahurie. . . . Mais est-il nécessaire de rappeler ici des choses qui sautent aux yeux de tout être raisonnable et ne serait-il pas plus utile pour

vous de vous persuader que nous ne sommes pas aveugles non plus à l'égard de votre coquetterie à vous, qui, chez certains, est au moins aussi excessive que la notre.

Vous ne vous imaginez sans doute pas que nous admirons sincèrement vos moustaches cirées, vos prétentieuses frisures, vos cols empestés d'une façon meurtrière, vos vestons ridicules, vos gants rouges et vos pantalons. . . . collants hélas!!

Si là dessus nous gardons le silence, c'est que nous considérons votre mise impossible comme le résultat du désir que vous avez de nous plaire, et qu'en bonnes et indulgentes personnes, nous vous tenons compte de l'intention, nous contentant de ne pas imiter votre mauvais goût relativement à ces extravagances, et de préférer ceux qui conservent une simplicité convenable aux imbéciles qui se déguisent en singes, croyant ainsi nous jeter de la poudre aux yeux.

Voilà ce que vous devriez faire à notre égard, ce serait un moyen plus sûr que la raillerie, de nous faire abandonner un luxe souvent ruineux pour nous et pour vous; la réussite serait encore plus complète si, prêchant d'exemple, vous renonciez aussi à vos costumes ridicules; vous y gagneriez d'ailleurs plus que nous, car sous n'importe quel habit, nous savons toujours conserver de la grâce, tandis que vous ne parvenez, en vous attifant, qu'à vous rendre encore plus laids. — si toutefois c'est possible.

MARINETTE.

CONSEIL COMMUNAL DE LIÈGE.

Séance du 31 Mars

Présidence de M^r Piercot, bourgmestre.

M. Piercot. Nous abordons l'ordre du jour: proposition de fixer la foire au mois de septembre. La parole est à M. Comblen.

M. Comblen. Cette proposition est le fruit de mes méditations mais avant de la développer je crois devoir entrer dans quelques considérations générales. La foire, messieurs, la foire est. . . .

M. Lhoist-Sarlou. — Chacun sait bien ce que c'est, que diable!

M. Comblen. Je ne m'attendais pas en parlant de la foire, à cette brusque interruption qui dénote un certain relâchement dans. . . . (hilarité).

M. Comblen avec aigreur, les rires sont déplacés; la foire au lieu. . . . (nouvelle hilarité).

M. Lion. Il s'agit purement et simplement de savoir s'il est opportun de changer l'époque de la foire. Quant à moi, je ne comprends rien à cette manie de toujours innover. Car, remarquez-le bien, le changement n'est pas le progrès (sic) non, messieurs, le progrès n'est pas le changement.

M. Nagant. Très bien!

M. Lefebvre à M. Hanssens. Ah ça! va-t-il encore se transformer ce Lion là! Est-ce parce que le clérical est au pouvoir qu'il nous débite de pareilles maximes?

M. Corman. Si le changement n'est pas le progrès comment justifier mes diverses transformations.

Plusieurs voix. A la question!

M. Verdin, à part. — Si je proposais d'établir la foire place St-Séverin pour faire oublier au quartier de l'Onest mon attitude dans l'affaire du Haut Pré.

M. Fraigneux. Je viens présenter à la proposition soumise à votre examen un amendement tendant à fixer la foire au mois d'Octobre.

Cette modification vous paraîtra indispensable en présence des considérations que font valoir les habitants de la Commune de Heuseux dans une requête dont j'avais donné lecture au conseil.

Messieurs,

Les sousignés, appellent l'attention du conseil que sur le préjudice qu'éprouverait cette localité par suite de l'établissement de la foire au mois de septembre.

Un honorable conseiller en villégiature dans la commune a daigné le 2^e dimanche de septembre dernier, chanter devant une nombreuse assemblée plusieurs chansonnettes comiques genre Thérèse.

Le succès obtenu par cet émule de la mère Thierret l'a engagé à promettre son concours chaque année à la même époque.

M. Nagel. Un conseil communal faire l'office de troubadour.

M. Renier Malherbe. La solidarité qui lie les membres de cette assemblée exigerait peut être que nous vérifiassions le fait allégué.

M. Lefebvre à part. Ce Malherbe s'exprime avec une élégance!

Une voix dans l'auditoire. Je ne vois pas Demany; aurait-il eu connaissance de la pétition.

M. Piercot. Nous allons mettre aux voix la proposition de fixer la foire au mois d'Octobre.

Cette proposition est adoptée.

La séance est levée à 8 heures 3/4.

Pour copie informée,

RIKARACK.

Impr. et Lith. de J. Daxhelet, Passage Lemonnier, 12.

LONGCHAMPS



REBUS PAR CARITTE-MORESNET

